



ÉDITIONS CENT PAGES, 2010

Gilbert Sorrentino,
trad. de l'anglais par **Bernard Hœpffner**

Red le Démon

240 pages

ISBN 978-2-9163-9012-3

20 €

**FRANÇOIS
À LIRE**

RED LE DÉMON

Red pourrait être le cousin américain de Poil de Carotte, mais en mille fois pire. Jeté dans cette partie du monde appelée Brooklyn à la fin des années trente, il se débat comme il peut et sait qu'il est damné à tout jamais ; « Ma mère gémissait ! mon père pleurait. / Et je bondis dans ce monde dangereux : / Impuissant, nu et criard ; Comme un démon caché dans un nuage » : les vers de William Blake qui servent d'épigraphe au roman ont laissé leur empreinte sur le nom de son personnage. Red le Démon est un garçon de onze ans qui sait que rien ne peut être tenu pour certain, qu'au moment où l'on entre chez le glacier, on a perdu sa pièce de monnaie et que, l'avenir arrivant rarement sous la forme prévue, il vaut mieux s'attendre au pire et surtout ne jamais se laisser aller à espérer. Cette sagesse, qu'il voit « luire doucement » un soir dans son lit et « réchauffer le centre de sa haine froide », lui est venue précocement et d'une étrange façon : il la tient de Mémé. Mémé qui le cogne, le fouette, le bat avec tout ce qui lui tombe sous la main, qui le traite d'abruti, d'ingrat, de dépravé, le fait descendre à la cave pour le plaisir de voir son air effaré, lui ordonne d'achever devant elle les souris prises au piège pour mieux s'offusquer ensuite de sa cruauté, lui fait manquer sa séance de dessins animés, l'envoyant faire des courses au moment fatidique, s'arrangeant, par un savant calcul, pour qu'il soit chez l'épicier qui fait face au cinéma de telle façon qu'il ne puisse manquer de voir la file de ses copains s'engouffrer dans la salle...

Car Mémé, qui aime se faire passer pour une esclave et dont le sourire méticuleusement construit pour dissimuler la méchanceté ne fait qu'exhiber sa dent en or, est une véritable harpie en haillons, machiavélique, un être sadique qui élabore patiemment ses pièges et dont le désir de nuire semble

insatiable. Ni le grand-père, un petit employé qui ne pense qu'à son whiskey et ses Lucky Strike et veut la paix, ni la mère, divorcée d'un mari alcoolique, bonne à tout faire, encore dans la fleur de l'âge et d'autant plus haïe par sa mère qu'elle est belle, l'un traité d'« imbécile heureux », l'autre de « rouleur » ou de « traînée », ne protestent, ayant renoncé une fois pour toutes à manifester la moindre résistance. Qui plus est, loin de se contenter de pratiquer ces jeux tordus, longuement mûris ou impromptus, qui forment une sorte de rituel sadique profondément enfoncé, comme un coin, dans le quotidien, Mémé ne cesse de parler, de blasphémer, de tenir les propos les plus injurieux, les plus racistes et sa logorrhée monstrueuse, gonflée d'insanités, envahit tout, empoisonne l'existence de ses proches bien plus que ses actes car l'air finit par en être vicié et l'on ne peut plus voir le monde que par ses yeux, comme passé au filtre de son persiflage. Red pourrait alors attendre du dehors un recours, faire de la rue son refuge ? Hélas, quand il parvient à sortir des griffes de sa grand-mère, Big Mickey ou un autre voyou de son espèce l'attend au tournant. Alors, « le monde continue à avancer par saccades, ses terreurs ne diminuent pas ». Confronté à cet univers agressif, empli de dégoût, de douleur et de peur, Red développe peu à peu un savoir-faire inquiétant, prend plaisir à simuler, et s'il commence à se défendre, c'est avec les mêmes armes que son ennemi : « le monde de la fourberie s'ouvre pour lui dans toute sa splendeur sournoise. »

Pourtant, plus le lecteur avancera dans le roman, qui a tout d'une odyssée infernale, et moins il souffrira, plus il savourera au contraire les courts chapitres qui le forment comme autant de variations autour d'un même thème. Car il appréhendera peu à peu les trouvailles de Mémé comme étant davantage celles de l'écrivain, l'invention diabolique dont elle fait preuve venant se confondre

insidieusement avec la sienne. L'excès est tel que le livre perd son réalisme, en devient comique, presque « abstrait », révélant l'immense plaisir qu'a l'auteur, selon ses propres dires, à « faire une montagne de rien », son « amour de la digression et de la broderie », son souci obsessionnel de la structure formelle. L'art de dresser des listes invraisemblables, de retranscrire la langue orale et le parler de Brooklyn, la richesse des invectives : autant de prouesses qui font de ce texte une composition rythmée d'une beauté époustouflante malgré la laideur du propos. Voici, par exemple, un petit extrait d'une énumération qui fait trois pages : comme Red souhaite se montrer pour un temps un « bon garçon », stratégie qui ne vise qu'à dérouter Mémé, « il écosse les petits pois sans qu'on ait besoin de le lui demander. Il extrait du monte-charge à ordures des exemplaires vieux de trois jours du *Sun* et du *Journal American* pour que Pépé n'ait pas à le faire. Il tempère son rire violent, éraillé, déplacé, hurle juste un peu, mais pas trop, quand Mémé le rosse, dit Dieu merci et excusez-moi quand il quitte la table. Il accepte qu'on le réserve de rhubarbe gluante et la mange avec une délectation évidente. Il prend un air de sombre agonie quand Mémé lui explique, encore une fois, que Maman avait failli mourir en lui donnant naissance, un mauvais garçon, déjà, à l'époque. Il est volontaire pour battre les tapis sur le toit. Ses notes passent de D à C. Il guérit les malades, les infirmes, les infectés et les fous, ressuscite les morts, révolutionne l'enseignement de la géographie, distille du whiskey, roule de parfaites cigarettes, parvient à la quadrature du cercle, gagne le championnat des Gants d'Or et serre la main du maire, nettoie ses points noirs et ceux des autres, confectionne des vêtements pour l'immeuble tout entier », etc. etc. Malgré cette liste à l'envergure universelle, la satanée grand-mère juge tout cela lamentable et risible, « nganngan et

cul-béni », « toutes ces choses sainte nitouche, pour en faire accroire à Mémé, tu parles, ha, ha ! »

Gilbert Sorrentino (1929-2006) dont sept livres sont aujourd'hui traduits en français (le plus souvent par Bernard Hoepffner, inlassable découvreur d'auteurs américains hors norme) sur la trentaine qu'il a publiée, a enseigné la littérature à l'Université de Stanford. On dit souvent de son œuvre qu'elle est à deux faces, l'une davantage axée sur les recherches formelles, la rapprochant des travaux de L'Oulipo (ainsi le mythique *Mulligan Stew* uniquement composé de « paratextes » et parodie de différentes techniques narratives, ou *La Folie de l'or*, roman entièrement rédigé sur le mode interrogatif), l'autre centrée sur ce quartier de Brooklyn qui l'a vu naître et dont il ne s'est jamais lassé de peindre les habitants (ainsi, *Steelwork*, son deuxième roman paru en 1970, mélange de noirceur et d'humour, fabuleuse suite de vignettes, petits instantanés et portraits, où l'on trouve déjà esquissés les personnages de Red et Mémé). *Red le Démon*, édité par Christian Bourgois dès 1996, un an après sa parution aux États-Unis, serait son livre le plus « lisible » et son « héroïne », la plus détestable de toute la littérature américaine...

Deux photographies ouvrent le livre dans sa réédition chez Cent Pages : elles sont d'Helen Levitt qui arpenta les rues du Lower East Side, saisissant les enfants au vol en train de jouer et de danser, dans ces mêmes années trente et quarante. Les deux images montrent des enfants masqués, suscitant un léger sentiment d'étrangeté qui convient pour illustrer ce texte inclassable, exercice de styliste autant que document, description d'une humanité misérable mais riche en petites habitudes et coutumes. Car à travers ce livre, c'est aussi tout une culture populaire qui revit : les bandes dessinées de Dick Tracy, les bonbons « *Hershey's Kisses* », les *Crakerjack* qui sont des cacahuètes recouvertes de caramel, le yo-yo

Duncan à vingt-cinq cents, la plage de Coney Island, etc. Une photographie souvent reproduite d'Helen Levitt montre une inscription tracée à la craie sur un mur à côté du dessin d'un bouton : « *Button to secret passage. Press* » qui aurait bien pu être de la main de Red. Malheureusement celui-ci, préférant l'apocalypse à l'évasion, le certain à l'improbable et l'attaque à la fuite, a choisi d'inscrire, lui, avec beaucoup de soin, sur une photographie de Mémé souriante et en manteau de fourrure, les mots « SALE VIEILLE CONNE », avant de poser cela bien en évidence sur la table de cuisine puis d'aller s'asseoir sur le canapé et d'attendre tranquillement son retour : « extatique, il sent que le monde est au bord de l'annihilation ». C'est la dernière phrase.

Françoise Le Bouar